

Le genre féminin

Du même auteur, chez le même éditeur
(liste complète des œuvres en fin d'ouvrage)

Une heure avant la fin du monde, 2003

Symptômes viennois, 2004

Joseph Roth

Le genre féminin

*Textes journalistiques 1919-1938,
choisis, traduits de l'allemand et annotés
par Nicole Casanova*

Traduit avec le concours
du Centre national du Livre



Liana Levi

Textes tirés de : Joseph Roth. *Werke*. vol. 2 et 3, *Das journalistische Werk 1924-1939*
© 1990, 1991 by Verlag Kiepenheuer & Witsch Köln and Verlag Allert de Lange Amsterdam
© Éditions Liana Levi, 2006, pour la traduction française

Préface

« En réalité », dira Manga Bell, l'une des maîtresses de Joseph Roth, « Roth était laid, mais il attirait énormément les femmes, et il y en avait toujours quelques-unes qui tombaient amoureuses de lui et le poursuivaient de leurs assiduités. Je n'ai jamais connu un autre homme ayant autant d'attrait sexuel. [...] Il pouvait être tendre comme personne d'autre et j'étais complètement folle de lui¹. » Avant d'être ravagé par l'alcool, Roth était mince et blond avec des yeux bleus très lumineux.

Hormis de possibles amours « contingentes » et les amitiés qui l'entourèrent avant sa mort, cinq principales figures de femmes jalonnèrent sa courte vie de pas même quarante-cinq ans : sa mère, le médecin Sylvia Zappler, Friederike Reichler, dite Friedl, qu'il épousa, la belle métisse Manga Bell et l'écrivain Irmgard Keun².

Un peu avant la naissance de Joseph Roth le 2 septembre 1894, son père disparut, devint fou et se donna probablement la mort, laissant toute la responsabilité

1. David Bronsen, *Joseph Roth*, biographie, Seuil, Paris 1994, p. 189.

2. Irmgard Keun, 1910-1982, romancière allemande. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en français (*La jeune fille en soie artificielle*, J'ai lu, 1984).

de l'enfant à la mère, Maria Grüber, une Juive slave. Selon son biographe David Bronsen, Roth n'aimait pas sa mère ou du moins croyait ne pas l'aimer: «Alors même que Roth rejetait délibérément sa mère, celle-ci constituait cependant le lien le plus étroit et le plus important de sa vie³.» Elle était fière de lui, même sans très bien le comprendre. En revanche, Soma Morgenstern qui, à la différence de Bronsen, connaissait Roth personnellement, décrit Maria Grüber comme une «bonne *Mame* juive! Cette pieuse femme dont il possédait encore deux cadeaux: un livre de prière reçu pour sa Bar-Mitzva et des bandelettes de prière, (les *teffilin*) qu'il conservait religieusement dans sa caisse⁴.» Roth, selon Morgenstern, et il n'y a aucune raison de ne pas le croire, emporta cette caisse quand il émigra à Paris et peu avant sa mort le 27 mai 1939, il l'avait encore dans sa chambre de l'hôtel de la Poste, au-dessus du café Tournon. Maria Grüber était morte en 1922.

Toujours selon Morgenstern, c'est un peu sa mère qu'il rechercha auprès de la première femme qui marqua sa vie amoureuse: Sylvia Zappler, une Juive russe, médecin, plus âgée que lui et qui l'a beaucoup aimé. Ils voulurent se marier, mais elle avait déjà un époux qui refusa de divorcer. Morgenstern, qui l'a connue, déplore que «ce mariage ne se soit pas fait. Elle l'aurait préservé de l'éthylisme⁵».

Friederike Reichler, ou Friedl, était une très jolie jeune fille, avec un visage radieux et un fin sourire.

3. Bronsen, *op. cit.* p. 38.

4. Soma Morgenstern, *Fuite et fin de Joseph Roth*, souvenirs, Liana Levi, Paris, 1997, p. 245.

5. *Ibid.*, p. 165.

Sur certaines photos, elle ressemble à l'actrice Louise Brooks. Roth la rencontra en automne 1919 au café Herrenhof, à Vienne. Il fut immédiatement et violemment séduit et il l'épousa en 1922. «Hélas», dit Morgenstern qui assista au mariage, «ce ne fut pas un beau jour pour moi». Il ne croyait pas à la durée du mariage en général et voyait son ami mal engagé. De fait, d'abord prévenant et délicat, couvrant sa femme de vêtements luxueux, Roth ne tarda pas à faire montre d'une jalousie malade, au point de la maltraiter en public. Sans que l'on puisse y voir une relation de cause à effet (Roth fut longtemps tourmenté par cette idée), Friedl devint folle. Les premiers signes se manifestèrent en 1928, et on dut l'enfermer à partir de 1933. Joseph Roth mourut avant sa femme : il lui fut épargné de savoir que Friedl fut gazée en 1940 par le régime hitlérien qui avait décidé d'exterminer les malades mentaux, «bouches inutiles».

Entre-temps, dès 1929, Roth avait rencontré la métisse Manga Bell, au bord d'un lac près de Berlin parmi trois femmes en maillot de bain. Elle avait déjà deux enfants, une fille et un garçon. Quand il émigra en 1933, Manga Bell et ses enfants le suivirent, ils vécurent un temps tous ensemble à l'hôtel Foyot⁶, formant une sorte de famille. Elle était bien plus cultivée et sensuelle que la pauvre Friedl, Morgenstern la décrit comme une femme «charmante, ravissante». Leur liaison dura six ans et fut mouvementée, Manga Bell ne tardant pas à partager le goût de Roth pour l'alcool. Une fois encore, Roth manifesta une jalousie

6. Morgenstern, *op. cit.* p. 118.

irrationnelle, empêchant sa maîtresse de continuer son travail de rédactrice et même de se rendre chez un coiffeur. La fille de Manga Bell raconte que Roth lui dit un jour – elle avait quatorze ans – : « On ne peut pas laisser ta mère seule un instant sans qu'elle fasse l'amour avec n'importe quel chauffeur de taxi ou garçon d'ascenseur. » La jeune fille le frappa de toutes ses forces sur la bouche et le sang coula⁷. Leur liaison ne prit réellement fin qu'en 1938, même si Roth vivait depuis 1935 avec Irmgard Keun. Celle-ci, lorsqu'elle le vit pour la première fois à Ostende, eut l'impression de se trouver devant un homme qui « allait mourir de tristesse⁸ ». Il ne restait plus grand-chose du séduisant jeune homme blond aux yeux bleus lumineux. Elle le compare cruellement, « avec son ventre terriblement gros, son embonpoint et ses jambes maigres », à « une araignée porte-croix ». Elle vécut quand même avec lui un an et demi et eut, elle aussi, à souffrir de sa jalousie pathologique. « Il voulait faire de moi ce que je n'étais pas. Il me disait souvent : “Une femme ne se comporte pas ainsi.” “Une femme ne fait pas cela.” Je n'avais pas le droit de parler avec un chauffeur de taxi. [...] Il m'usait au point que j'en pleurais. [...] À Paris, je le quittai avec un profond soulagement. [...] J'avais le sentiment d'avoir échappé à une charge intolérable⁹. » Elle le jugeait génial et parfois méchant, sombre et tragique. Elle aussi partagea sa passion pour l'alcool.

Après cela, il n'eut plus d'amantes autour de lui, mais des femmes plus ou moins maternelles, sa traduc-

7. Bronsen, *op. cit.* p. 239.

8. *Ibid.* p. 242.

9. *Ibid.* p. 257.

trice Blanche Gidon, la sévère Friderike Zweig, première femme de l'écrivain Stefan Zweig (Moggenstern l'appelle «cette hyène de charité»), Germaine Alazard, la propriétaire du café de Tournon et de l'hôtel de la Poste, où Roth passa ses derniers jours après la démolition de l'hôtel Foyot. Germaine Alazard, dont un témoin a dit qu'«à vingt-cinq ans elle était une beauté dont la vue remplissait de joie¹⁰», malgré la bonté hors du commun qu'elle déploya pour Roth, eut droit (une seule fois) aux mauvais traitements qu'il infligeait à ses femmes. Un jour, comme elle lui refusait de l'alcool – il buvait alors de façon à épouvanter même une patronne de café – il la prit à la gorge. Puis il lui fit des excuses, lui envoya des roses et une sorte de petit poème en français: «Madame l'oiselle, Madame l'oiselle,/ Je vous prie de tout mon cœur de bien/vouloir me pardonner. Je suis parfois/insensé. Je vous aime beaucoup.»

Dans l'œuvre écrite, tout se décale, se met autrement en place (en fine et éclatante mosaïque dans l'œuvre journalistique, par touches plus larges dans les romans), échappe à l'incohérence et au désordre de la vie. La jalousie devient une sorte de «basse continue», plus au moins audible, très en sourdine. Si l'on n'était pas prévenu on ne devinerait pas que c'est elle, sans doute, qui inspire à l'auteur nombre de ses antipathies, oukases et dénigrement. Il n'aime pas la femme *qui a le pouvoir de lui échapper*. On pourrait résumer et expliquer par cette terreur secrète les sar-

10. *Ibid.* p. 275.

casques dont il accable la « charmante aviatrice » qui recherche les photographes, la diva de cinéma, les femmes qui veulent devenir juges, ingénieurs ou avoir le droit de vote, ce qui risque de les introduire en politique. L'un de ses personnages féminins les plus antipathiques (selon lui, mais il communique fort bien sa répulsion au lecteur), c'est, dans *La Crypte des Capucins*, Elisabeth, la femme du jeune cousin Trotta. Elle se ridiculise en pratiquant sans talent les « arts décoratifs », elle se croit moderne et libre mais vit sous la coupe d'une redoutable lesbienne, avec laquelle elle s'enfuit à la fin.

La Grande Guerre n'a pas seulement détruit la vieille monarchie austro-hongroise, anéanti l'empire autrichien et laissé des millions de femmes veuves ou à jamais célibataires: elle a *ontologiquement* endommagé la femme. Dans *Croquis de voyage*, Roth exprime sa désolation devant « La femme russe d'aujourd'hui »: « La femme a cessé d'être au centre de tout. Elle n'est plus au centre de la maison, au centre d'un cercle social, au centre d'un cœur masculin. La Révolution, qui lui a accordé tous les droits, lui a enlevé tous ses privilèges. [...] Elle n'a plus aucun préjugé moral à redouter, ni aucune marque de courtoisie à espérer. La "dame", à vrai dire, n'existe plus... »

La « dame »: cette « belle femme en robe longue » qu'il supplie de ne plus porter de jupes courtes, d'abandonner ses ambitions et même ses « idées sociales »... (Voir ci-dessous, « Lettre à une belle femme en robe longue ».) En revanche, il admire celles qui se sont engagées jusqu'à la mort (« La femme des barricades »), il leur rend loyalement hom-

mage, elles l'éblouissent, elles ont acheté de leur vie le droit d'être libres et actives. C'était apparemment le prix à payer pour obtenir l'absolution de Joseph Roth.

Roth semble parfois considérer qu'il ne reste qu'un seul espoir de garder la femme à la maison, pour soi tout seul: le cloître de la vieillesse. Il y pense, il ose le dire: «Souriez donc, me dis-je, souriez, tournoyez, balancez-vous, achetez-vous de petits chapeaux, de petits bas, de petits colifichets! La vieillesse approche à vive allure. Encore une brève année, encore deux ans! Pas un chirurgien ne vous secourra, pas un per-ruquier. Défigurées, minées par le chagrin, aigries, vous descendrez bientôt dans la tombe, et plus bas encore, en enfer... Souriez donc, souriez!... » (« Le triomphe de la beauté », dans *Le Marchand de corail*)

Voilà donc le Roth qui se définissait comme un «anarchiste réactionnaire», et la galerie des femmes qu'il n'aimait pas.

Bien plus intéressante, plus brillante, plus géniale, est la galerie des femmes qu'il aime. Et (décidément Morgenstern a raison sur Bronsen), parmi celles-ci, les mères.

Dans *La Crypte des Capucins* (1938), la mère est l'ultime appui du jeune Trotta qui ne trouve plus de place en ce monde. «Je lui baisai la main. Elle m'embrassa sur le front. Oui, c'était bien là ma mère. [...] Au milieu d'une patrie détruite, je m'endormais dans une forteresse inexpugnable. De sa vieille canne noire, ma vieille maman écartait de moi tout ce qui aurait pu me troubler.» L'année précédente, Roth avait tracé un autre portrait de mère débordante d'amour, coura-

geuse, agissant avec véhémence. Déborah, dans *Le Poids de la grâce*, fend la foule en attente devant la maison du rabbi miraculeux pour parvenir à lui et savoir si Ménouhim, l'enfant infirme, va vivre et guérir: «En poussant des hurlements aigus, Déborah fonça à travers la foule immobile en attente. Sans aucune pitié, ses poings écartaient les malheureux trop faibles qui lui faisaient obstacle. Personne ne pouvait la retenir. [...] Tous étaient aveuglés par la douleur ardente qui consumait son visage; sa bouche béante, empourprée, semblait exhaler un souffle de feu...». (Ce roman contient aussi une évocation de la pauvre Friedl, dans le personnage de Miriam au physique de gazelle, la fille de Mendel Singer et de Déborah, qui devient folle et doit être enfermée.) Dans le texte «La mère» présenté ci-dessous, l'amour maternel va jusqu'à l'aveuglement stupide devant le fils qui a voulu la tuer.

Roth est plein de pitié affectueuse pour les femmes besogneuses, celles dont la vie est écrasée par la pauvreté, la guerre, la trahison d'un homme, le manque d'énergie vitale, pour les innombrables jeunes filles d'après la Grande Guerre qui, tant d'hommes étant morts au front, sont condamnées à vivre seules et de métiers plus ou moins mornes. On les rencontre en groupes, elles attendent le dimanche dans une pâtisserie, tuant le temps à l'aide de café et de crème fouettée avant l'heure du cinéma. («Le dimanche entre quatre et six», ci-dessous). Certaines, plus rusées et mieux dotées par la nature, s'en tirent mieux. Voir dans *Symptômes viennois* «Adieu à la receveuse du tramway», la si charmante, «coquette» avec «une fleur bleue, blanche ou rose plantée dans le ruban de son képi».

Des artistes de variétés, contorsionnistes ou chanteuses, il trace des portraits qui rappellent par leur compassion bien informée, mais aussi par leur cruauté sans romantisme, la Colette de *L'Envers du music-hall*. Et si l'on descend encore la féroce « échelle sociale », voici les domestiques, les petites bonnes méprisées et parfois maltraitées par l'espèce variée des patrons, qui vont de la bourgeoise idiote (« Il faut faire très attention à ces jeunes bonnes – en avez-vous une bien maintenant, ma chère¹¹? ») jusqu'à l'officier supérieur qui jette sa servante par-dessus la rampe de l'escalier parce qu'elle a cassé une assiette (« La servante sur la rampe de l'escalier », ci-dessous).

Plus bas encore, c'est le peuple des prostituées qu'une vraie fraternité à la Francis Carco unit à Joseph Roth. Parfois, le tableau est rude, tel le « bordel de tante Resi » où le groupe des officiers entraîne Charles-Joseph, dans *La Marche de Radetzky*. Le jeune homme parvient à s'esquiver; mais cela nous vaut une scène « d'intérieur » grouillante, chaude et humide, parfaitement sordide, digne d'être illustrée par George Grosz (voir *Beauté, je veux te célébrer*, aquarelle de 1920¹²). Un établissement du même genre s'ouvre dans *Hôtel Savoy*, la maison (bar avec jeunes filles nues plutôt que vraiment bordel) de Mme Yette Kupfer. On ne trouvera jamais de mépris dans ces récits, moins encore de machisme graveleux, plutôt une pitié qui se fait discrète pour n'offenser personne. Le blâme, s'il y en a, retombe sur les hommes. « Je sais que Stasia a fait une

11. « Soucis du Kurfürstendamm », dans *Automne à Berlin*, La Quinzaine littéraire/Louis Vuitton, 2000, p. 124.

12. Reproduite dans *Automne à Berlin*.

grosse bêtise. Je la comprends. Les femmes ne font pas des bêtises comme nous, par insouciance ou légèreté, mais parce qu'elles sont très malheureuses.» (*Hôtel Savoy*). Son œuvre journalistique est ainsi traversée par des Paula, Thérèse ou Erna, accompagnées de leurs redoutables macs («Erna prend dans les côtes un coup qui l'envoie tituber contre le banc¹³...»), Ou encore, ci-dessous, Emma et Frieda, cibles des crachats du proxénète Ajust, qui vise bien («Six pieds sous terre»).

Il y a plus triste encore que ces sœurs de la «Jenny des bouges» brechtienne dans *l'Opéra de quat'sous*, plus désespéré que les empoisonneuses Nebbe et Klein ou Rose Gentschow, qui ont droit à toute sa pitié. C'est la très jeune fille qui hésite devant la porte des sinistres faiseuses d'anges chez qui Roth est allé effectuer un de ses plus curieux et modernes reportages, digne de Simone de Beauvoir (ci-dessous, «Aide discrète»).

La vraie rencontre de Joseph Roth avec la femme, il la célèbre avec fougue, avec joie et un vocabulaire frais et florissant qui ne laisse aucun doute sur l'authenticité de ses expériences.

Dans *La Marche de Radetzky* (1932), on n'attend pas quarante pages pour assister à une scène d'amour sensuelle et charmante entre le jeune Trotta et la femme du maréchal des logis-chef Slama: «Elle balançait un pied prisonnier d'une pantoufle de velours rouge, nu, sans bas. [...] Elle lui mit sa propre cigarette dans la bouche [...] Elle lui posa sur la poitrine une main fraîche et douce, lui baisa longuement la bouche avec

13. «Nuits dans les bouges», in *Automne à Berlin*, p. 82.

un plaisir méthodique [...] Il la vit le déshabiller lentement, complètement, maternellement [...] Il reçut Mme Slama comme une grande vague de délices, de feu et d'eau.» Quand son père le préfet apprend au jeune Trotta la mort de Catherine Slama, il revoit «la fraîche poitrine», «la bienheureuse lassitude du visage rassasié d'amour, la bouche rouge, entrouverte...»

Deux fois encore, dans *La Marche de Radetzky*, des femmes troublantes vont apparaître, et l'écriture de Roth va les magnifier, leur donner délicatement une vie d'une grande force. Voici la femme du Dr Demant, avec «le bel éclat gris clair de ses grands yeux». La jeune femme est surprise par son mari «devant l'armoire à glace, en petite culotte bleue, une grande houpette rose à la main». Scène cruelle pour le brave homme de mari, car bientôt, tandis que «sous le rideau de ses cils noirs, ses yeux clairs lançaient de faux éclairs», et que «ses mains menues, sur sa petite culotte, ressemblaient à des oiseaux blancs sur fond de soie bleue», elle va lui asséner: «Tu ne me manques jamais!» Il en résultera un duel et deux morts. Mais c'est une troisième séductrice qui va causer la perte du jeune Trotta. Elle se nomme Wally von Taussig et on le charge de l'accompagner à Vienne. Avant même de rejoindre Wally dans le train, Charles-Joseph «se sent menacé d'un nouveau danger». «De nombreux visages de femmes inconnues, yeux bleus, bruns et noirs, cheveux blonds, cheveux noirs, hanches, seins et jambes de femmes qu'il a peut-être frôlés un jour dans son enfance, son adolescence, passent sous ses yeux, rapides, toutes ensemble: merveilleux et tendre assaut de femmes.» «Il existe une peur de la volupté

qui est elle-même voluptueuse, comme peut être mortelle une certaine peur de la mort.» En effet, à peine a-t-il rejoint Mme von Taussig dans leur compartiment de première que, « brusquement, la femme avança la main, chercha le verrou du compartiment, le trouva, le poussa. Et Trotta s'inclina sur ses mains ». Pour elle, le jeune Trotta commence à jouer, et s'endette à tel point que son père est obligé d'aller implorer sa grâce auprès du vieil empereur François-Joseph...

Cette farandole de femmes n'est jamais aussi exquise que dans le dernier livre de Roth, *La Légende du saint buveur*. Là, tout est bénédiction et même rédemption au sens théologique du mot. Andreas, qui vit sous les ponts, est emporté malgré lui, comme enlevé par le vent, de miracle en miracle et de femme en femme. « La petite sainte Thérèse de Lisieux », la jeune Thérèse qui sort de la messe, la belle Gaby, danseuse au casino, l'ex-femme de mineur Caroline et la jolie vendeuse de maroquinerie, avec ses très belles jambes, toutes, elles se passent le pauvre Andreas de cœur en cœur, avec la grâce légère d'un ballet mystique... C'est ainsi, et pas autrement, que l'on s'en va au paradis.

Nicole Casanova